



On avait huit ans. On était jeunes. On aimait courir dans les champs, veiller tard dans la forêt avec nos lampes de poche, nager dans la rivière derrière le chalet et voler des jujubes au dépanneur du village.

La vie était devant nous. Pourtant, on avait ce sentiment d'urgence au fond de notre poitrine. Ce désir de toujours aller plus loin. De vivre intensément. D'en faire continuellement plus. On n'avait pas peur de se lancer des défis. Ça commençait dès qu'on se rejoignait au bout de nos terrains, aux aurores. Quand le soleil venait à peine de se lever, qu'on avait avalé notre déjeuner en vitesse et qu'on ressentait une énergie du diable dans tous nos membres.

On était voisins. Nos parents ne se parlaient pas, par contre. Ils étaient trop différents. D'un bord, il y avait ceux qui étaient bizarres. Ils lisaient de drôles de pamphlets, se réunissaient constamment avec le reste de leur groupe et ne faisaient que prier. Ils ne fêtaient pas Noël, ne

donnaient jamais de cadeaux et marchaient de maison en maison pour répandre la bonne nouvelle.

Leur bonne nouvelle.

Dans l'autre famille, il manquait le père. La mère aurait préféré que son fils ne fréquente pas son voisin. Mais l'amitié, ça ne se contrôle pas. Alors on se voyait en cachette. Puis à la vue de tous. On oubliait de mentir. On était plutôt mauvais, là-dessus. Finalement, les adultes abandonnaient. Ils laissaient couler et fermaient les yeux sur nos mensonges. Un peu moins sur nos bêtises, toutefois.

Sur tous ces défis qu'on se lançait...

Ça leur paraissait de plus en plus dangereux. La dernière fois, l'un de nous s'était retrouvé à l'hôpital pour avoir avalé du détergent. L'autre, guère mieux, avait bouffé de la colle en bâton. Les maux de ventre se succédaient, les risques s'enchaînaient et les accidents se produisaient. Mais ça ne nous arrêtait pas. Rien ne pouvait nous stopper. On était comme des chevaux fous lancés en pleine nature.

On voulait voir jusqu'où ça nous mènerait. On ne se doutait pas que notre enthousiasme pouvait avoir des limites. Et qu'une fois qu'elles seraient franchies, il serait trop tard pour reculer.



Ce matin-là ressemblait à tous les autres. À part la pluie, qui s'était mise de la partie au moment de traverser la rivière. Elle tombait durement sur nos têtes tandis qu'on glissait sur les galets en rigolant. De l'autre côté, à une centaine de mètres environ, se trouvait exactement ce qu'on cherchait. Ce qui nous obsédait depuis quelques jours. Cette chose qu'on avait découverte, gisant dans un petit ravin, envahie par les asticots et les mouches, des corbeaux tournoyant au-dessus de sa carcasse.

Un animal. Un chevreuil.

La tête ravagée. Les yeux à moitié mangés. Deux trous béants. Des trous noirs.

On avait aperçu la bête la dernière fois qu'on était venus ici, sans oser s'en approcher encore. Mais un défi avait été lancé. On devait donc s'y rendre, toucher le corps et revenir en vitesse. Pour se rassurer, on avait emmené Noiro, un petit terrier qui jappait constamment et qui fourrait son nez partout. On le tenait en laisse pour qu'il ne s'échappe pas.

On a traversé la forêt en s'esclaffant. On criait joyeusement en repoussant les branches des arbres qui grafi-gnaient notre peau. On a dû forcer le cabot à avancer lorsqu'on a enfin atteint le ravin.

Noiro a grogné, les babines relevées. Il ne voulait pas suivre. Il voulait rester avec son maître, c'est tout. Il avait peur. Exaspéré, celui qui le tenait a tiré un peu plus fort, s'est enfargé et est tombé. Il s'est écorché les genoux. Frustré, il s'est écrié :

— Ah ! et pis j’y vais sans toi, espèce d’idiot !

Il a remis la laisse au maître du chien, qui devait donc demeurer en haut, s’est relevé et a retiré les cailloux incrustés dans sa peau. Avec agilité, il a amorcé sa descente. Rapidement, il s’est retrouvé tout en bas. Son cœur s’est mis à battre plus vite. Il a fait un pas vers le cadavre. Il avait peur. Ça ne lui était pas arrivé souvent d’être aussi terrorisé. Il n’a pas aimé ça. Il a voulu remonter, mais quand il a jeté un coup d’œil vers son ami, il l’a aperçu qui souriait et lui envoyait la main pour l’encourager, tout en haut.

Frustré, il a tourné le regard vers le corps en décomposition. Pourquoi était-ce toujours à lui de faire les pires trucs ? Comment son compagnon pouvait-il avoir des idées si tordues ? Il a relevé les yeux. Il a observé un instant son ami et l’animal qui haletait, près de lui. Ça s’est mis à tourbillonner dans son esprit. Il réfléchissait à ce qu’il pourrait ensuite proposer à son camarade. Comment le surprendre ? Comment le mettre au défi ? Et là... ça lui est subitement venu en tête. Oui, c’était dément, mais l’autre l’avait bien cherché. Ce n’était pas toujours au même de s’amuser.

Décidé, il s’est penché et a tendu la main vers la carcasse. Du bout des doigts, il a touché le poil dru. Un haut-le-cœur lui est venu. Ça le dégoûtait. Et ça cognait si fort dans sa poitrine. Ses paumes étaient moites. Il tremblait, mais il est parvenu malgré tout à caresser ce qui restait de l’animal avant de retirer son bras en vitesse. Content, il s’est redressé et s’est tourné vers son ami, qui lui a crié, les mains en porte-voix :

– *Toucher, c'est pas suffisant ! Faut que tu l'embrasses !*

– *Hein ? Mais... c'est dégueu !*

– *T'as peur ?*

– *Non...*

Sa voix était fluette. Il a repris avec plus de force :

– *Non, j'ai pas peur.*

– *Alors fais-le. Et... tu dois y mettre la langue !*

Le jeune a blêmi. Il a fixé le cadavre. Il ne savait même pas s'il parviendrait à trouver la bouche, cachée sous tous ces vers qui grouillaient. Les yeux remplis de larmes, il s'est agenouillé de nouveau. Lentement, il s'est penché vers ce qui restait du museau et a posé les mains de chaque côté de celui-ci.

En fermant les paupières, il est descendu, descendu... descendu.

Lorsque l'odeur est devenue insupportable, il a su qu'il n'était plus qu'à un centimètre de la chose. L'enfant a alors sorti la langue.

Et il a donné son premier baiser à un cadavre de chevreuil.

Rapide. Sans émotion, à l'exception du dégoût. Tout aussi vite, il a sauté sur ses pieds et a couru. Il est remonté du ravin sans demander son reste, malgré la difficulté de la chose. Ses pieds ont glissé à plusieurs reprises sur les

roches qui dégringolaient sous lui. Enfin arrivé, il s'est laissé tomber au sol, les bras en croix.

Les secondes ont passé. Lorsqu'il s'est redressé, son regard était déterminé. Il a annoncé:

– À toi!

– Pas d'trouble! Et c'est quoi, mon défi? a demandé l'autre, tout excité.

– Ton chien. Tu dois le balancer en bas. Sur les roches pointues, là.

Le gamin a écarquillé les yeux. Sa main s'est arrêtée sur la tête de son animal. Sa gorge s'est serrée. Il était attaché à Noiro, mais il n'avait pas le choix. Un défi était un défi. Ses doigts posés par terre n'ont pas hésité très longtemps. Ils ont cherché une pierre. Le caillou devait être assez gros pour que ça se fasse rapidement.

Sans dégât.

Et pour que l'animal soit déjà mort lorsque son petit corps heurterait le sol. Il lui devait au moins ça...



Voilà le genre de jeu auquel on s'adonnait, gamins.

Voilà les horreurs qui faisaient partie de notre quotidien.

Voilà les dérives qui ne manquaient pas de se produire...

Quand on est rentrés chez nous, à la fin de cette journée, on a dû affronter le regard sévère du père de l'un de nous devant nos visages sales. Nos genoux éraflés. Nos cheveux en bataille.

L'homme a secoué la tête.

Un jour, semblait-il se dire, ça finirait mal, cette amitié. Toutes ces histoires de défis.

Oui, très mal.



CHAPITRE 1

SIMON

30 ans plus tard

Il y avait cette tache, sur la céramique, dans le portique. Non identifiée. Une longue coulisse de je-ne-sais-quoi. On aurait dit que quelqu'un y avait traîné un corps ensanglanté, tellement la couleur était louche. J'ai secoué la tête à cette idée. Franchement...

C'était sûrement juste de la rouille. Toujours est-il que c'était sur le point de me rendre fou. Je frottais depuis un bon quart d'heure quand Pénélope s'est pointée dans mon dos, le souffle court. Visiblement, ma blonde me cherchait depuis un moment. Sans prendre de gants blancs, elle m'a lancé :

— Ah, t'es là ! Je peux-tu savoir qu'est-ce que tu fous ? Y vont arriver dans pas long. Veux-tu ben arrêter de niaiser avec le plancher pis venir m'aider dans la cuisine ?

Sans même la regarder, obsédé par ce que je faisais, j'ai continué de frotter, tout en marmonnant :

— C'est sale, dans ce coin-là.

— Qu'est-ce que ça change? a-t-elle fait l'effort de demander, malgré son impatience.

J'ai enfin lâché la tache et je me suis redressé. J'ai levé le menton pour observer Pépé, me sentant mal de lui laisser le gros du travail – mais cette tache... argh!

— Dave va le remarquer dès qu'il va mettre les pieds ici, ai-je tenté d'expliquer. Il va passer un commentaire cave, et je vais me trouver poche. Je vais répliquer une niaiserie, il va faire pareil, pis dans le temps de le dire, on va comparer la grosseur de nos bizounes direct sur la table.

J'ai pris un air piteux pour demander :

— C'est vraiment ça que tu veux, ma chérie? Que je te fasse honte?

Elle a soupiré. N'a rien ajouté. Elle avait compris mon point. Faut dire que je n'avais pas complètement tort. Entre Dave et moi, il y avait des antécédents. Il allait m'entraîner dans ses délires. Chaque fois, je m'en voulais à mort.

Bref, je suis retourné à ma tache, tandis que Pépé repartait vers la cuisine en claquant des talons. Je savais qu'elle était un peu fru, mais ça lui passerait. Ça lui passait toujours. Elle n'avait pas la rancune facile. Et j'avais le tour de me faire pardonner.

Vite de même, on pourrait croire que je ne la traitais pas bien, mais c'est faux. J'étais un chum ben correct. Plus que correct, même. Oui, j'avais des défauts – comme tout le monde, quoi –, mais je n'étais pas un crétin fini. J'étais présent, à l'écoute, doux avec elle et, le plus beau, je payais ma part des factures. Et même davantage... En prime, je m'occupais de ce qu'il y avait à réparer quand il le fallait. Pépé n'a jamais eu besoin de me le répéter une douzaine de fois avant que je me mette à l'ouvrage. Donc, notre vie conjugale allait très bien.

Jusqu'à ce jour-là, disons.

Après, ça s'est gâté. Vite. Et fort.

Toujours est-il que mon pote avait prévu nous présenter sa nouvelle flamme ce même soir. Une autre fille rencontrée je ne savais trop où, qui servait à réchauffer son lit depuis peu et lui permettait de se vanter d'avoir déniché LA pitoune de la ville. Il était comme ça, Dave. Légèrement vantard.

Et moi, ça me rendait fou.

Pas que j'étais jaloux de son succès auprès des femmes. Ma propre vie de couple me satisfaisait pleinement. Elle était sûrement moins excitante, c'est vrai, mais elle avait l'avantage d'être rassurante. Tous les soirs, j'étais certain d'avoir un corps chaud à ma disposition. Pour Dave... ça dépendait des moments. Et des saisons.

Ce qui fait que j'étais décidé à ne pas lui laisser croire qu'il était meilleur que moi. On avait passé notre enfance à jouer à ce petit jeu en essayant d'aller toujours plus loin

que l'autre. À l'aube de l'âge adulte, ça s'était calmé. On avait dépassé les bornes. Franchi les limites. Alors on a levé le pied sur l'intensité des défis qu'on se lançait. On aurait dû comprendre qu'il fallait tout arrêter. Sauf que ça ne nous était pas entré dans le crâne, il faut croire, car ça n'avait jamais stoppé complètement. Il était peut-être temps qu'on grandisse, mais les vieilles habitudes ne se perdent pas facilement.

J'ai fini par lâcher ce que je faisais. Ça ne partait pas, cette foutue tache. Il n'y avait rien à faire. En grognant, je me suis relevé. J'ai ramassé mon torchon et la bouteille de nettoyant. Je suis allé rejoindre Pépé, qui avait clairement de la broue dans le toupet. Elle brassait un truc dans un plat de plastique et m'a jeté un regard noir. J'ai tendu le cou pour renifler les odeurs qui s'en dégageaient, mais elle a rapidement posé un papier cellophane dessus avant de le flanquer au frigo. Puis elle a marmonné qu'elle allait se maquiller en vitesse.

Je l'ai suivie jusqu'à la salle de bain, où je l'ai observée pendant qu'elle dévissait son tube de mascara. À ce moment précis, je me souviens de m'être dit que ma blonde, elle était foutrement belle. J'avais déjà oublié cette histoire de tache, du moins, mon obsession m'avait lâché un peu. Je me suis dépêché de me coller contre le dos de Pépé et j'ai remarqué à son regard qu'elle se détendait enfin. À voix basse, le menton pointé vers l'avant et l'œil grand ouvert tandis qu'elle essayait de noircir ses cils, elle a murmuré :

— Jure-moi que vous allez pas recommencer vos maudites niaiseries, ce soir.

Je n'ai pas répondu tout de suite, occupé que j'étais à lui caresser la taille, les côtes... la poitrine. Elle s'est tortillée en riant et a répété en me repoussant :

– Allez, jure !

Nos regards se sont croisés dans le miroir.

– Vous êtes tellement épais, des fois..., a-t-elle ajouté, les yeux plissés pour donner l'impression qu'elle était fâchée. J'ai de la misère à croire ce que tu m'as déjà dit : ça se peut pas que vous ayez été pires quand vous étiez jeunes.

Comme je ne répondais pas, elle a conclu :

– Vous êtes pus des bébés ! Va falloir grandir un peu. Pis là, je parle pas de ton machin qui est collé à mon cul depuis tantôt !

J'ai souri, le corps penché vers elle, le menton appuyé contre son épaule. Elle a haussé les sourcils, comme pour m'obliger à lui faire cette promesse. Le hic, c'est que j'aurais eu beau lui jurer qu'on resterait sages, ça n'aurait servi à rien. Avec Dave, je ne me suis jamais entièrement contrôlé. Je ne sais pas pourquoi. Je n'y arrive juste pas. Il a cet effet sur moi... et moi sur lui. En quelque sorte, on a toujours été toxiques l'un pour l'autre.

Et pourtant, on est amis. Envers et contre tous.

J'ai posé les lèvres en vitesse sur la joue de ma blonde avant de fuir les lieux. Derrière moi, je l'ai entendue me crier qu'elle attendait encore que je promette de ne pas faire le cave. J'ai marmonné un « ouais, ouais » pas très

convaincant. Je me suis ensuite sauvé dans la cour, où j'ai déplacé le barbecue pour que la chaleur qui s'en dégagerait plus tard ne brûle pas le vinyle, comme la dernière fois. J'ai nettoyé les dalles de béton avec le balai et je suis allé arracher quelques pissenlits qui me dérangaient et qui gênaient la perfection de mon gazon. J'ai évidemment jeté un coup d'œil à l'eau de la piscine, mais ça m'a juste donné le goût de sacrer. Elle n'était pas encore complètement claire. Dave se ferait sûrement un plaisir de me le faire remarquer.

Chaque été, c'était pareil, il se pointait ici, observait ce qui clochait et le soulignait. Tout ça avec le plus grand des sourires. Il avait toujours l'air si heureux de me prendre en défaut.

Les mains sur les hanches, alors que je fixais l'eau brouillée, je me suis demandé, l'espace d'un instant, si j'avais vraiment envie que Dave foute son nez chez moi. Dans mes affaires. Je n'ai pas eu le temps d'approfondir la question. Des bruits provenant de la cour jouxtant la mienne me sont parvenus. Les enfants du voisin s'amusaient à se lancer un ballon. Ça n'a pas pris de temps que celui-ci a franchi la clôture pour tomber dans mes plates-bandes. Les tournesols de Pépé venaient de subir un triste sort. Elle ne serait pas contente.

Je me suis penché pour saisir le responsable de ce crime végétal et vérifier l'état des fleurs. Mouais... encore une chose de laquelle Dave pourrait se moquer. Pour lui, c'était facile, puisqu'il vivait au dixième étage d'une tour à condos. Aucun terrain duquel s'occuper. Il pouvait bien faire son monsieur Je-sais-tout.

Ronchonnant en moi-même, j'ai renvoyé le ballon aux enfants, qui ne se sont même pas excusés. Ils sont plutôt retournés à leur jeu dans une exclamation de joie. Ça n'a pris qu'une seconde avant que le ballon soit catapulté hors de leur cour à nouveau. Dans la rue, cette fois...

Je les regardais courir vers lui quand une musique forte a déferlé dans le quartier. Elle provenait d'une voiture approchant à toute vitesse. J'ai froncé les sourcils. Vu l'heure, je savais très bien à qui elle appartenait.

Un bruit de freinage de dernière minute.

Le cri de l'enfant qui était demeuré sur le côté.

Et le hurlement de la mère, alertée par le vacarme, sortie sur le balcon à la dernière seconde pour assister à l'accident...

Je me suis précipité vers la rue à mon tour et j'ai vu le pare-choc avant du véhicule de Dave dévier vers la droite. Éviter l'enfant qui s'était effondré en freinant sa course. Et s'arrêter dans un grand bruit, directement dans nos rosiers, plantés par ma blonde la semaine précédente. J'ai grimacé. Premier réflexe. Avant de pousser un soupir de soulagement. Le petit voisin était correct et c'était ça l'important. Non ?

Mon chum de toujours a ouvert sa portière, joué un instant avec la ceinture de son pantalon – qu'est-ce qu'il foutait ? – et remonté ses lunettes sur son front. Puis, avec un clin d'œil à mon intention, il est sorti de son auto. Il mâchait de la gomme, l'air de croire que rien ne pourrait jamais l'atteindre. Le déstabiliser. Avant de marcher dans

ma direction, il a à peine regardé la voisine, qui s'était précipitée vers son enfant. Il n'a même pas pris le temps de reculer sa voiture pour ne plus écraser mes arbustes. Quelques secondes plus tard, Dave s'est arrêté, comme s'il s'était soudainement rappelé qu'il n'était pas seul. Il s'est tourné vers sa compagne, qui venait aussi de mettre le pied hors de l'auto.

J'ai fait la moue. Elle était exactement comme je l'avais imaginée. Un visage d'ange sur un corps de rêve. Et surtout... à peine assez âgée pour que cette relation soit légale. Mon ami avait cette foutue manie de ne nous ramener que de jeunes femmes. De très jeunes femmes. Chaque fois qu'il nous les avait présentées, j'avais ressenti ce malaise de le voir embrasser et serrer ces corps sortis depuis peu de l'adolescence. Sans compter que la plupart des fréquentations de Dave n'avaient pas la jugeote nécessaire pour entretenir une conversation de plus de trois minutes. Rapidement, elles cessaient de faire des efforts et retournaient à leur téléphone. Et on passait nos soirées à discuter, Dave, Pépé et moi, sans accorder d'attention à l'intruse. C'en était limite risible.

Sauf que là, j'ai vite compris qu'y avait quelque chose de différent chez cette fille. Oui, elle avait le profil type pour plaire à mon ami, mais... il y avait une étincelle dans son regard. Une intelligence que je n'avais décelée chez aucune de ses prédécesseuses. Peut-être est-ce pour cette raison, d'ailleurs, que mon ami a fait l'effort de l'attendre avant de venir me rejoindre. J'étais planté à l'endroit même où je m'étais figé quelques secondes plus tôt, quand il s'était garé en catastrophe.

La porte de la maison s'est ouverte, et ma blonde est apparue sur le seuil. Son air affable a rapidement disparu pour faire place à une irritation évidente. Elle venait d'apercevoir nos rosiers. Avec un sourire faussement contrit, Dave s'est écrié :

— C'était eux ou ton p'tit voisin... J'avais pas trop le choix.

— Et chauffer moins vite, ça t'est pas venu à l'esprit ? a répliqué Pépé en descendant les marches.

— Comment je serais arrivé à l'heure, alors ? a blagué Dave, avant de plaquer deux becs sur les joues de ma blonde, les mains bien calées contre ses reins... quasiment sur ses fesses.

Il s'est ensuite tourné vers moi et, sans lâcher Pénélope, a répété son clin d'œil.

— Combien de points, déjà, pour frapper un flo ? Ça doit valoir pas mal, ça, non ?

Pépé lui a donné une claque sur l'épaule, mais ça se voyait qu'elle ne le prenait pas au sérieux. Elle l'a repoussé et s'est dégagée de sa poigne pour s'adresser à la jeune femme qui nous écoutait, l'œil vif.

— Salut, je m'appelle Pénélope. Je suis la blonde de Simon.

— Cool ! Je suis vraiment *down* de tous vous rencontrer. Moi, c'est Vanessa. Van, si vous préférez. Et... ce *dude* m'a payée pour passer la soirée avec vous. Je me souviens plus trop de son nom...

Pépé et moi, on est restés silencieux, un peu choqués par ce franglais qui dénotait la différence de génération entre elle et nous. Mais aussi et surtout par sa réplique. Dave était bel et bien un idiot fini, mais engager une escorte pour venir chez nous ? Là, il avait fait fort. Devant nos mines stupéfaites, il a éclaté de rire. Il a ensuite attrapé Vanessa pour la serrer contre lui. Il l'a embrassée sur la tempe, puisqu'elle était presque de la même taille que lui avec ses talons hauts, avant de rétorquer :

— Écoutez-la pas. Elle est folle. Je l'ai récupérée sur le trottoir en face d'un asile. Je la trouvais *cute*, ça fait que... je l'ai ramenée ici. Ça vous dérange pas, j'espère ?

Haussement de sourcils de part et d'autre. Venant de n'importe qui, on aurait cru à une blague. Mais avec Dave, on ne savait jamais à quoi s'en tenir.

— C'est-tu vraiment une joke ? a demandé Pépé, qui semblait penser la même chose que moi.

Le couple, visiblement, se trouvait hilarant.

— Ben oui, on vous niaise, a finalement expliqué Vanessa. Dave me l'avait dit, que vous étiez *easy* à pagner. On sort ensemble, *for real*. Ça fait à peu près trois mois.

Elle a conclu sa phrase en levant les doigts devant elle, comme un enfant qui serait fier de dévoiler son âge.

— Ah... Mais tu t'appelles ben Vanessa ? ai-je vérifié, un peu déconcerté.

— *Nope*. Y a juste le bout de l'asile, qui est exact. Pour le reste...

Nouveau silence. Suivi de peu par un autre éclat de rire provenant de Dave et Van. Je me suis enfin secoué et je les ai invités à entrer. Pépé m'a jeté un regard en coin, l'air de croire que la soirée allait être longue. Moi, j'étais perplexe. Je ne savais pas trop si on allait se faire chier ou passer un bon moment.

Avec le recul, je me dis que j'aurais préféré que Dave heurte le gamin, en fin de compte. Ça nous aurait peut-être évité toute la merde qui a suivi...